

sûrs, les hommes et les femmes s'enfonçaient dans l'eau avec leurs effets, tandis que les vieillards et les enfants étaient transportés dans des voitures tirées par des bœufs ou des chevaux. La plupart des colons écossais conservaient d'une année à l'autre, dans des greniers, de 100 à 300 boisseaux de blé, afin d'être à l'abri d'une récolte déficitaire. On craignait beaucoup la perte de ces réserves. Le premier soir, nous avons dressé notre camp sur la plaine, sans bois ni abri, sauf celui que nous avons érigé, au milieu du meuglement du bétail, du bêlement des moutons, du mugissement des veaux, des cris des porcs et des pleurs des enfants. Au bout de trois jours, nous sommes arrivés ici, sur une belle crête boisée, à treize milles de nos demeures. J'ai quelques familles avec moi, mais mes ouailles sont dispersées sur une distance de plus de trente milles. C'est ainsi que les eaux se sont répandues sur les terres cultivées, emportant tout ce qui était mal assujéti et beaucoup de choses qu'on croyait bien assujéties. Des maisons, des granges, des étables, des meules de foin, etc., ont été emportées. Pas un pont ne reste debout sur la route qui traverse la région inondée. Le vent qui soufflait parfois très fort agitait comme une mer la vaste étendue d'eau, ce qui a causé de grands dégâts aux maisons des colons. La rivière, qui n'a ordinairement pas plus de 150 verges de largeur, s'est étendue, dans notre partie de l'agglomération, sur une largeur de 8 ou 9 milles. J'ai traversé cette vaste étendue d'eau à deux reprises, pour aller rendre visite à nos gens qui se trouvent sur la rive orientale. J'ai maintenant trois stations de prédication au lieu d'une: ce sont des stations de fortune. L'eau a commencé à se retirer vers le 21. Nous espérons retourner chez nous dans deux semaines environ.

Ce que je cherche à démontrer, c'est que depuis plus de 125 ans, depuis que la vallée de la rivière Rouge a été colonisée, il y a eu des menaces d'inondation et parfois de grandes inondations et il me semble qu'il y a belle lurette que les gouvernements des deux pays auraient dû prendre des mesures pour les enrayer. Au sud de la frontière, d'Emerson jusqu'à Crookstown et Grand-Forks, il se produit des inondations semblables à celles que nous avons au Manitoba. Il me semble qu'au cours de cette période on aurait dû tenter plus activement d'enrayer ces fléaux. De fait, il me semble qu'il est temps que notre pays songe sérieusement à la conservation. Cette région particulière, bien entendu, n'est pas soumise aux mêmes conditions que la vallée du Fraser parce que la partie supérieure du Fraser traverse une région de montagnes dénudées. A une certaine époque, les arbres retardaient la fonte des neiges, et les vallées et les cours d'eau étaient assez profonds et assez larges pour contenir l'eau à la fonte des neiges, le printemps. Il en est de même dans l'Ontario méridional pour ce qui est de la Thames, de la Grand, etc. A une époque lointaine, cette province était couverte de forêts denses. Les neiges fondaient lentement et les rivières étaient assez larges pour contenir ces eaux.

[M. Coldwell.]

Nous avons deux problèmes à résoudre: celui de la conservation du sol et celui des eaux. C'est un spectacle étrange que de voir, dans certaines régions de notre pays, les inondations survenant à diverses époques empêcher la culture de la terre, et causer aussi des dommages irréparables en emportant la terre végétale, tandis que dans d'autres régions, comme en Saskatchewan, d'importants cours d'eau traversent des terres souvent brûlées par la sécheresse et abandonnées. Nous trouverons là l'eau nécessaire quand nous serons disposés à dépenser plusieurs centaines de millions de dollars en vue de l'emmagasiner pour servir à irriguer le sol au besoin.

Je me souviens que le 21 février 1938, lorsque j'ai soumis une résolution à la Chambre au sujet de l'utilisation, pour fins d'irrigation, des eaux de la rivière Saskatchewan, on a déclaré que le coût d'une pareille entreprise serait inabordable. Un ingénieur en hydraulique avait alors estimé le coût de toute l'entreprise, à partir des montagnes Rocheuses, à 400 millions environ. Il nous en coûterait probablement plus aujourd'hui. Quand je pense que nous pouvons dépenser, parce qu'il est essentiel que nous le fassions, un montant de 420 millions cette année pour la défense—comme je l'ai dit, cette dépense s'impose—il me semble étrange que nous puissions considérer comme inabordable la dépense de 400 millions pour le relèvement de toute une région. Il en est ainsi de cette inondation dans la vallée de la rivière Rouge. Notre gouvernement devrait entreprendre tout ce qui est nécessaire pour protéger dans l'avenir contre de semblables désastres la population de cette riche et fertile région. Je me joins aussi à ceux qui disent que la population qui a eu à souffrir de cette calamité devrait recevoir compensation et assistance en vue de la restauration de leurs foyers, de leurs entreprises, et de leurs exploitations agricoles. Je ne parlerais pas autrement dans le cas de n'importe quelle autre région du pays qui serait victime d'un désastre national, que celui-ci soit dû à la sécheresse, au feu, aux sauterelles, à l'inondation, ou à toute autre cause fortuite du genre.

Je tenais à dire que nous serions heureux d'appuyer le ministre et le Gouvernement à l'égard de toute mesure qu'on pourra prendre pour remédier à ce grand désastre, dans l'espoir que, lorsque des désastres semblables se produiront, à la suite de la crue des eaux ou autrement, le gouvernement fédéral aidera les diverses provinces, comme il l'a souvent fait par le passé, à apporter à nos conci-